

## Hommage à Bertrand Frélaut (1946-2016)

*Avec l'accord de M<sup>me</sup> Jacqueline Frélaut, la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne a souhaité publier l'hommage prononcé par Jean Le Bihan, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Rennes 2, lors des obsèques de Bertrand Frélaut célébrées en la cathédrale de Vannes le 1<sup>er</sup> juillet 2016.*

Comment rendre hommage à un homme qui prisait peu les hommages ? Ce paradoxe n'est pas sans régulièrement tarauder les orateurs en charge de discours funèbres ; il me saisit tout particulièrement aujourd'hui, connaissant Bertrand comme je le connaissais. C'est pourquoi je voudrais, dans ces quelques mots, m'employer à aller aux faits, aux faits *d'abord*, en vue de dire, non bien sûr la vérité (qui, d'une certaine manière, n'appartient qu'à Bertrand), du moins la cohérence de son parcours d'historien, telle que celle-ci se dessine à mes yeux depuis vingt-six ans, depuis précisément ce mois de juillet 1990 où, convié à Vannes par son fils Matthieu, qui avait été mon condisciple en hypokhâgne, je rencontrai pour la première fois Bertrand Frélaut en son domicile de la rue Montaigne. Plus que jamais aujourd'hui je suis convaincu que la cohérence de son œuvre d'historien tient en trois mots : ampleur, ancrage, engagement.

L'ampleur d'abord. Oui, l'ampleur. À qui voudrait en prendre la mesure je conseillerais d'aller consulter le catalogue de la Bibliothèque nationale, qui attribue trente-deux ouvrages à Bertrand Frélaut, pas moins. Encore cette liste n'est-elle pas close car, à l'instar de tous les savants, les vrais, Bertrand a œuvré tant que ses forces le lui ont permis, de sorte que plusieurs de ses travaux sont encore à paraître : je pense, entre autres, au colloque organisé l'an dernier par l'Académie de musique et d'arts sacrés de Sainte-Anne-d'Auray, dont, je le sais, mes collègues Georges Provost et Yvon Tranvouez auront à cœur d'éditer les actes. Deux livres se dégagent, selon moi, de cette abondante bibliographie : *Les nationalistes bretons de 1939 à 1945*, publié en 1985 mais en fait repris du mémoire de maîtrise que Bertrand avait réalisé quinze ans plus tôt, et *Les Bleus de Vannes 1791-1796*, issu cette fois de sa thèse de doctorat, soutenue en 1989, en pleine fièvre du « Bicentenaire ». Si l'on voit large, on verra bien sûr que Bertrand a creusé bien d'autres sillons, dont il est impossible de faire l'inventaire ici. Qu'il me soit seulement permis de mentionner son goût pour l'image et pour l'art, qui colore originalement tout son travail d'historien et

révèle sa profonde sensibilité à ce qui est simplement beau, comme en témoigne, d'une autre manière, la passion qu'il n'eut de cesse de nourrir pour l'Italie.

L'ancrage ensuite. Oui, l'ancrage. Bertrand était assurément l'historien d'un territoire, ou plutôt de deux territoires enchâssés l'un dans l'autre : Vannes et le Morbihan. Toute son œuvre le dit et le répète. Relisons les titres de ses premiers livres : *Voyage à travers le Morbihan* (en 1975), *Le Morbihan en images...* (en 1977), *Le vieux Vannes en cartes postales* (en 1978)... Son implication dans les organisations dédiées à la mise en valeur de cette histoire singulière et exemplaire à la fois – en particulier la Société polymathique du Morbihan et les Amis de Vannes – dont d'autres que moi parleraient – et parleront sans doute – bien mieux que je ne saurais le faire, cette implication, disais-je, dont on a justement loué la force et la constance, constitue comme l'autre volet, pratique, du puissant lien tissé, au fil des ans, entre l'historien et « ses » lieux, qui sont ceux où sa famille, originaire d'Uzel, s'était établie au XIX<sup>e</sup> siècle et où lui-même a vécu. Ce n'est pas là chose anodine, effet des circonstances ou facilité ; bien au contraire, cette relation que l'on pourrait dire viscérale à un territoire engage un certain rapport au savoir historique et à son élaboration, rapport fait de compréhension, d'intimité et de patience. À l'heure où certaine histoire universitaire, drapée dans son autosatisfaction, dénigre à l'envi l'histoire dite locale, on peut rétorquer, je crois, que l'œuvre de Bertrand Frélaud a discrètement continué, à sa manière, l'effort passionné des plus grands pour comprendre le passé par le présent et le présent par le passé. Pastichant l'auteur de *L'identité de la France*, je dirai que Bertrand Frélaud : « aim[ait] Vannes avec [cette] passion, exigeante, et compliquée » qui fut, en d'autres temps et en d'autres lieux, celle d'un Braudel ou d'un Michelet.

L'engagement, enfin. Oui, l'engagement. Chacun ici le sait, Bertrand était le contraire même du savant coupé du monde : il fut avant tout un enseignant et forma à la discipline historique des générations de lycéens et d'étudiants ; il fut ensuite un actif militant de ce que l'on pourrait appeler l'enseignement « hors les murs », celui qui se donne à tous ceux qui aiment simplement l'histoire, en particulier dans le cadre associatif ; enfin, son œuvre même, dont j'ai dit tout à l'heure combien elle s'inscrit dans la plus exigeante des traditions scientifiques, fait aussi toute sa place au travail de vulgarisation entendu au meilleur sens de ces termes. C'est là en somme l'expression d'une triple conviction : conviction que l'histoire est *à tous* ; conviction que l'histoire est *utile* au temps présent ; enfin conviction que, loin, bien loin de toutes ces fossilisations mémorielles qui agaçaient tant notre ami, l'histoire est *vivante*.

Dans sa 99<sup>e</sup> lettre à Lucilius, Sénèque dit, avec sa magnifique simplicité : « Crois-moi, le sort a beau nous enlever ceux que nous aimons, la plus grande partie d'eux-mêmes demeure avec nous. » Qu'il en aille ainsi de Bertrand. Et de son œuvre d'historien.

Jean LE BIHAN